

L'ORBE

KÉVIN M.J. GUIGNARD

Préface

Ce recueil de poèmes est composé de deux parties, conçues à l'origine comme des recueils indépendants et eux-même divisés en trois chapitres ; la première intitulée *Le Schisme du soir* a été écrite entre 2003 et 2005 pendant mes années lycées ; la seconde nommée *L'Amour en doute* a été écrite entre 2005 et 2008 lorsque j'étais en faculté. Bien que les premiers poèmes soit de mon propre aveu brouillons et enfantins, il m'est apparu nécessaire de les laisser pour en comprendre le dénouement : *L'Orbe* est un chemin de vie, une évolution de pensées.

*Je dédie ce recueil à L. Helleringer,
très cher compagnon de poésie.*

Introduction

Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de nous y tenir. Il est bon aussi d'aimer ; car l'amour est difficile. L'amour d'un humain pour un autre, c'est peut-être l'épreuve la plus difficile pour chacun de nous, c'est le plus haut témoignage de nous même ; l'œuvre suprême dont toutes les autres ne sont que les préparations. C'est pour cela que les êtres jeunes, neufs en toutes choses, ne savent pas encore aimer ; ils doivent apprendre. De toutes les forces de leur être, concentrées dans leur cœur qui bat anxieux et solitaire, ils apprennent à aimer. Tout apprentissage est un temps de clôture. Ainsi pour celui qui aime, l'amour n'est longtemps, et jusqu'au large de la vie, que solitude, solitude toujours plus intense et plus profonde. L'amour ce n'est pas dès l'abord se donner, s'unir à un autre. (Que serait l'union de deux êtres encore imprécis, inachevés, dépendants ?) L'amour, c'est l'occasion unique de mûrir, de prendre forme, de devenir soi-même un monde pour l'amour de l'être aimé. C'est une haute exigence, une ambition sans limite, qui fait de celui qui aime un élu qu'appelle le large.

(RAINER-MARIA RILKE : LETTRES À UN JEUNE POÈTE, VII)

Ruines d'un printemps nommé amour

I. L'amour de nos jours

Un éclair... puis la nuit !
C. Baudelaire

Quand un homme aime une femme
Son cœur est brûlé par la passion
Mais le cours de la vie finit par avoir raison.
Ô douleur ! ô douleur ! Le temps dévore sa flamme.

Quand au coucher du soleil
Les lumières vermeilles des cieux jaillissent
Mille peines les cœurs subissent.
Telle est l'épreuve ultime du triste réveil.

Nature ! Pourquoi quand le ciel se fait noir
Nous, jeunes hommes, braves aimants
En rêves et souhaits cependant
Devons-nous souffrir le schisme du soir ?

Ô femme ! Temple de l'amour !
Griffes, dents et muscles ne font pas le poids
Face aux poèmes, aux mots, à cette voix
Que pour toi porte à nos lèvres l'amour !

II. Ruines d'un printemps

Les feuilles mortes tombaient
Une main m'a frôlé
 Un sourire m'a illuminé
 Une feuille a glissé.

Et des cendres d'un amour passé
Une volute de fumée s'est enfuit
Comme toi et ta beauté qui m'a fuit.

III. Et pourtant

Et pourtant ta beauté suit mon âme
Comme dans un rêve debout
La piste se déroule, les arbres filent,
Et devant mes yeux perdus
Je ne vois que toi.

L'ébauche d'un sentiment passé refait surface
Celle que j'avais oubliée et qui me revient
Les lignes blanches dansent comme dans un rêve
Et je sombre dans le néant bordé de tes lèvres,
Fruits du bonheur m'interpellant,
En salutation amère s'ouvrant.

Les lignes blanches dansaient comme dans un rêve
Et peu à peu j'en sortais
Parcouru
D'un frisson
A l'idée que tu sois passé...
Les arbres filaient devant mes yeux.

IV. Aube ruisselante

J'ai embrassé l'aube d'hiver.
 Déposé un baiser sur ses lèvres glacées
 Parcouru son corps de mes mains
 Caressé la toison d'or de mes doigts
 Senti sa poitrine se dresser sous mon joug
 Et sa voix vibrer dans mon cou
 En entendant la neige tomber sur les toits
 En entendant son cœur battre dans son sein
 Et son corps de délice frémir
 Senti son parfum d'essence de Guerlain
 Caressé sa chevelure dorée de mon souffle
 Parcouru ses formes jusqu'au creux de ses reins
 Déposé un baiser sur ses lèvres trempées
 J'ai embrassé l'aube d'hiver.

V. Lucide

Cheveux couleur amour
 Robes de satin, de velours
 Visage né dans la lumière
 Yeux diamants de rivière
 Beauté sublimée
 Gorge à croquer
 Profusion de passion dans mes veines
 Toute résistance à cet amour est vaine
 Il suffirait de presque rien
 Peut-être la peur en moins
 Pour que je lui dise
 Je t'aime.

Amor volat undique

VI. Alés d'amour

Le sang qui coule dans mes veines
N'est pas aussi pur que ses cheveux passion
Et mon cœur à cette couleur correspond
Battant à rompre l'épreuve vaine.

Les parfums qui volent autour de moi
Ne valent pas la rose rouge
Et tout mon être respire et bouge
Au rythme haletant des tristes mois.

Les nuits et les journées passées
Ne me font pas oublier son sourire
Seule raison suffisante pour vivre
Une valse bleue sous le ciel nuancé.

Le printemps viendra et je pourrai
Contempler sa beauté vermeille
Fruit des plus sublimes merveilles
Qui la fait plus belle qu'elle n'y paraît.

Son visage enfin au-delà de tout
Me réveillera de ce vaste hiver
Source de bien des prières
Et de malheureuses toux.

Bonheur empli de rêve
Je l'aborderai dans la cour
Peiné d'être sans Amour
Je débordrai de tendresse sans trêve.

Mais qui sait, comme les plus beaux trésors
Sera-t-elle déjà conquise
Se jouera-t-elle de moi à sa guise
Et comme un honnête voleur, me jettera dehors.

Mais qui sait si cette lumière
Qu'aveugle je vois dans mon cœur
N'est qu'un magnifique lustre sans cœur
Qui cache dans son halo une étoile qui me sera chère.

VII. L'amour vole partout

Pour des heures de travail sans trêves
Quelques minutes pour lui dire je t'aime
Un instant pour lui murmurer tes rêves
Le cœur noyé par tes plus beaux poèmes.

Dans la cour tellement de monde
Mais trop de solitaires
On vous entraîne dans la ronde
Deux, vous êtes seuls sur Terre.

La tête sur ton épaule
Son sein sur ta poitrine
Ton cœur a le grand rôle,
Porter ta passion divine.

Les yeux dans les mêmes eaux,
Vos corps parmi la foule
Qui monte en bas descend en haut,
Tes lèvres s'abreuvent de tout leur saoul.

La cloche retentit dans notre vie
Le monde reprend de plus belle
Vous restez immobiles comme sans vie
Tu lui diras encore – tu es très belle.

C'est sûr, entre vous deux
Et dansant tel un fou
De la terre jusqu'aux cieux
L'Amour vole partout.

VIII. Jours du néant

Pendant deux semaines,
Durant une éternité.
Pendant qu'ils s'aiment,
Durant mes nuits étoilées.

Quand ils sont au ski,
Quand ils sont en vacances,
Dans mon coin je cris,
Je me tords de souffrance.

Je préfère ne pas y penser
Mais c'est dur de l'oublier,
La beauté des scènes
Me rappellent la sienne.

IX. Le repos du cœur

Tout épuisé et affaibli par les épreuves de la vie,
Corde sensible qui subit les vibrations de l'ennui,
Je m'en irai, porté par les desseins de ma mémoire,
Jusqu'au pays où les destins sont moins noirs.

Comme une main chaleureuse,
Tendue vers le ciel ;
Comme une malle fabuleuse,
Tendre comme le miel ;

L'écrin de neige légère
Des montagnes immaculées
Est un autel solitaire
Où mon cœur vient se reposer.

X. La raison suffisante

Pour qui ? Pour quoi ?
Voudrais-je vivre cette vie là ?
Pour elle pour moi,
Je voulais vivre ça.

Comment vivre sans toi ?
Arriverai-je à survivre loin de toi ?
Par Amour pour toi,
J'arrivais à sourire de n'importe quoi.

J'étais heureux et amoureux de toi.

XI. Vivre les vers

Tous ces vers dans ma tête
J'ai envie de les écrire
J'ai envie de les vivre
Dans ma vie comme une fête

Tous ces sentiments dans mon cœur
J'aimerai les partager avec toi
J'aimerai du plus profond de moi
Te dévoiler les secrets de mes pleurs

Toute la passion dans mes vers
Je voudrais qu'elle devienne réelle
Dans ton cœur, dans tes veines, ma belle
Pour nager dans la plus puissante des mers...

XII. L'entrave maléfique

Suffit qu'un peu mon cœur vibre à votre vue,
Que mon sang comble mon visage
D'une terrible couleur soutenue
Que j'ai peine à dérober à votre passage,

Suffit qu'un peu je t'aime,
Que mon âme soit tournée
Vers ton aura idéalisée
Que je voudrais dans mes poèmes,

Suffit juste de cela et d'un ténébreux personnage,
Plus sombre encore que celui qui tue,
Un cruel amoureux qui brise mes voyages
En ravissant la belle en qui j'avais cru !

XIII. Étoiles bombe et sang

Étoiles bombes et sang
Les toits les bombes le sang
L'ombre noire apeure les enfants
Et tue les parents

Quelques sirènes et la vie bascule
Une pluie de feux tombe des nuages volants
Fait des corps des orphelins et du sang
L'orage passé et déjà le crépuscule.

XIV. Les mais

Mets – Il n’y a pas de mets qui tienne,
Les mets c’est pour les gourmets la Cour.

Aimer – Il n’y a personne qui t’aime,
Aimer c’est pour les cours mais d’Amour.

L’aimer – Il n’y a pas de mai que t’aimes,
L’aimer c’est pour tous les Jours.

Mais – Il n’y a plus personne qui tienne,
Les mais c’est pour les gourmets d’Amour.

*Les contemplations***XV. L'Heureux perdant**

Elle a cette aisance quand elle se déplace
Cette façon de se mouvoir dans l'espace
Qui fait de chacun de ses mouvements
Un délice pour les sens au firmament.

Qu'elle perde ou qu'elle triomphe le plus souvent
N'a pas d'importance pour moi maintenant
Car malgré tout, à jouer avec elle, je gagne toujours :
C'est si beau de voir son sourire sans détours...

XVI. L'Avorté

Je suis pour toi ce que
Hippolyte est à Aricie
A la différence que
J'ignore la fin du récit

Et si je me dérobe à tes yeux
C'est pour être plus près de toi
Aussi translucide que je sois
Derrière tes éternels cheveux.

XVII. Le Réfugié

Je me suis levé ce matin,
L'air était froid et le ciel magnifique.
Peut-être est-ce mon destin,
Contempler – transit – l'onirique.

Je me suis couché ce soir
L'air était froid et le ciel roux.
Peut-être ai-je été fait pour choir
Et ne connaître – de toi – rien de doux.

Je me suis réfugié pour écrire :
Par ma faute je me suis perdu
Et je crains à jamais de ne pouvoir revenir
Dans l'estime de ceux qui m'ont jadis soutenu.

XVIII. La Descente

Ma fontaine brisée
Sur les faïences éparpillées
Ma jouvence se répand
Sur le sol de sang

Mon amour martyrisé
Sur le glorieux autel
Ma métamorphose terminée
Sur la chute des ailes

Ma réalité éclatée
Sur le mur des pendaisons
Ma fébrile passion
Sur le cachet reposée

Mon salut de toujours
Face au désespérant jour :
Ma poésie renaissante
Forge l'âme puissante.

XIX. La Raison perdue

Ces quelques mots résonnent dans ma tête
Cette prose que tu m'as accordée,
Parmi tant de refus, de requêtes,
Il n'a pourtant pas fallu te supplier !

Ces quelques mots dans ma tête résonnent
Comme une symphonie tragique,
Une folie sublime qui déraisonne,
Ö – mon âme – l'astre pathétique !

Dans ma tête raisonnent ses quelques mots
Cette phrase de liberté qui me sauva,
Et j'espère te voir baigner dans les maux,
Quand l'amour t'annoncera qu'il s'en va !

XX. Le Regard

Je n'oublierais pas ce regard que tu m'as jeté
Après minuit sous la lumière du corridor,
Quand les amours filaient l'été
Nous pensions à d'autres trésors.

Je n'oublierais jamais ta façon de danser
Sous les nuées électroniques,
Ta peau délicatement dorée
Et tes robes magiques.

Un seul et dernier regard
A fait naître en moi tant d'histoires,
Plus que la terre ne pourrait contenir
Pas assez pour un si beau souvenir.

XXI. La vie minérale

S'il m'était donné de quitter ma vie pour celle de mon choix,
Mon cœur ne ferait qu'un tour et je délaisserais mon existence
Pour éprouver la trépidante effusion des sens
De ce joyau frôlant son écrin du bout des doigts ;

Pour me sentir ballotté par la chaleureuse aventure
De ce fier bijou trônant du haut de sa généreuse chaire.
Mon sang ne ferait qu'un tour et je choisirais la douce terre
De cette heureuse pierre enchaînée sur tes deux seins purs.

XXII. A celle qui est trop prête

Prêt ? – On n'est jamais trop prêt
Même au plus près du mur qu'on franchit à deux,
Le corps bossant à grands traits
Les songes rêvés à deux qui atteignent les cieux.

Aussi – dans la profondeur de la nuit
Les miradors de l'esprit veillent sans répit,
Assis au chevet de nos cœurs
Et de notre conscience impulsive sa sœur.

XXIII. L'Envahisseur

Ah !
Cette pierre !
Emporte-moi par
Monts et merveilles
Où je ne douterais plus
Pour chaque pas que je fais
Pour chaque jeu que je joue
Pour chaque parole que je prononce
Pour chaque mouvement qui m'anime
Quand je t'aime pour chaque seconde passée
Ah ! Est-ce qu'on peut ne pas douter quand on aime ?

XXIV. Je ne vis que pour son regard

Je ne vis que pour son regard,
Ses deux lumières au loin portant
Leurs scintillements de phare
Éclairant les voies nouvelles du firmament

Je ne songe plus, je vis le moment,
Ce bel instant matinal où ton pouvoir
Triomphe dans l'asservissement
De tous mes fols espoirs

Je suis l'esclave désireux, l'heureux servant,
L'enchaîné libéré pour les voir
Ces deux pupilles noires aimant
Transporter mon cœur jusqu'au soir...

XXV. J'aurais voulu

J'aurais pu, tandis qu'elle était en faible compagnie,
Tenter un premier pas, le premier de ma vie,
J'aurais été veule et paraîtrait de la folie
Mais mon cœur est pur et mon courage trop indécis.

C'est vrai, j'ai plongé souvent dans ses yeux éblouissants
Depuis la crique de mon infortune
Au travers les récifs amers de ma solitude.
Toujours au loin, elle est mon phare, mon soleil levant.

J'aurais pu quitter ma baie, partir la rejoindre,
Mais je ne l'ai pas fait, la peur m'a vaincu,
Il ne me reste que mes larmes pour me plaindre
De ne pouvoir me satisfaire de la simple vue.

Tu parais si jeune derrière tes éclats dorés,
Merveilleuse chaîne blonde que je vois en rêve,
Tu parais si belle derrière ta frêle beauté
Mais mon cœur est un guerrier qui ne connaît de trêve :

Je le sens marteler mon âme sa geôlière,
Lever les poings dans le vide,
Réprimander la garde livide.
Entre l'enchaîné et la peureuse c'est l'éternelle guerre.

XXVI. L'apparition

Au début il y eut un regard
Puis lorsque les limbes de la nuit m'eurent dissipé l'esprit
Apparu un pâle flambeau éternisant le soir
Et par cette face enchanteresse se confondit l'épris ;

De cette vasque abondante surgit un corps onirique
Qui des yeux tenta l'héroïque
Et d'une silhouette exquise enivra l'obscurité de lumière
Avant de disparaître dans un éclair...

XXVII. J'aimerais

J'aimerais savoir te dessiner,
Garder ton image prisonnière ;
Encore mieux apprécier
Ta frêle beauté princière.

J'aimerais pouvoir t'écouter,
Bercer ma vie solitaire ;
Te voir triompher
De ma précédente ta paire.

J'aimerais te faire sourire,
Esquisser tout ton ressentir ;
Voir l'hiver frémir
Aux échos de ton fin rire.

XXVIII. Lame de fond

Lame noire traîtresse,
Destructrice et vengeresse,
Tu seras mes yeux pour la punir,
Celle qui jadis m'a fait souffrir !

A l'ombre de feu la flamme,
La seule chose qui me soit donnée
C'est de pouvoir lui pardonner
De gré d'être une si belle femme !

XXIX. Soir d'encre

Mon âme assouvie se refuse au précipice
Et noie autant le courage que le vice
Dans les lacs de tes yeux insondables
Icône des cœurs intouchables

Là où se termine la mer j'irais me jeter
Pour que j'eus connu la profondeur de ta beauté
Avant de trouver, cachée dans un coquillage,
Ma généreuse Vénus, l'éternité sans âge...

XXX. Le Bouquet de la princesse

*Et je chantais cette romance
En 1903 sans savoir
Que mon amour à la semblance
Du beau Phénix s'il meurt un soir
Le matin voit sa renaissance.*

G. Apollinaire

Princesse des écumes à la salive qui mord
Et taillade les berges de mon cœur
Faisant naître à chaque vague de remords
Un artifice de feu, de sang et de pleurs

Princesse des nuits lunaires aux ombres de mystère
Tu es rentrée dans ma vie comme un flambeau
Et j'ai entendu la nature fascinée taire
Le frisson des cimes, l'envol du corbeau

Princesse des lumières du fin diamant
Tu décuples les couleurs de l'artiste
Repousse les limites du fond des océans
Et joue de nos vies comme un marionnettiste

Princesse des abymes au regard cambré
Princesse des temps immémoriaux
Tu respires le parfum des Elysées
Tu inspires mon cœur de tendres mots

Princesse des nuées
Où mon âme a flotté
Princesse émeraude
Guérit de la peine qui rôde...

*L'amour un temps de siège***XXXI. Ce cœur qui aimait**

*Il y a tant de morceaux blancs,
De la vaisselle, de la cervelle
Et quelques dents de mon enfant.*

E. Guillevic

Ce cœur qui aimait
Voilà qu'il ralenti
Ce cœur qui haïssait la haine
C'est la vengeance qu'il crie

Comment peut-il en être ainsi ?
Un cœur peut-il renier sa mie ?

Ce cœur qui aimait
Il n'a pas fallu une nuit
Il n'a pas résisté aux débris
Du verre pilé de sa vie.

XXXII. Oubli et vie

Deux mois sans te voir
Une éternité dans le noir
Un battement de paupière
Un roulement de rivière

Et je t'ai vue
Ma muse au regard surpris
Une éloquence impromptue
Pour toi aussi

Pourtant c'était là mon rêve
Te revoir

Sitôt rentré
Besoin d'écrire ta lumière
De s'épancher sur le papier
Graver mes vers

Donnez moi du courage
Pour quitter cette cage
Réussir à fermer le livre
L'oublier et vivre.

XXXIII. J'ai besoin d'elle

J'ai besoin d'elle,
De son visage comme un soleil,
J'ai besoin de son sourire,
De ses yeux pour m'éblouir.

J'ai besoin de sa voix,
De son regard qui me fait roi,
J'ai besoin de ses joues,
De ses cheveux qui me rendent fou.

J'ai besoin de ses mains, de ses dents,
De sa gorge, de son ventre ondulant,
De sa bouche, de son front rayonnant,
De son buste, de ses os, de son flanc,

De son nombril, de ses jambes galbées,
De son cœur fragile, de ses petits pieds,
De ses doigts agiles, de ses ongles nacrés,
J'ai besoin de ses milles et un atours cachés !

Je besoin d'elle et je ne sais pas quoi faire,
Seulement la regarder me plaire,
Fixer sa beauté dans un poème,
Sans effleurer l'être que j'aime.

XXXIV. Nuit

Cela paraît anodin
Mais du soir au matin
Tu exaltes ma fièvre
Quand tu rêves

Tu reposes légère yeux clos
Tu étouffes mes sanglots
Sur l'oreiller le corps félin
La nuit nous donne un point commun

XXXV. La Boite

Caché dans une boîte aux pans d'or,
Le reste misérable d'un champ dort.
Cette graine, il ne tient qu'à toi de l'arroser,
Faire jaillir des louanges à mon amour rossé.

Alors un long Nil dévoilera sa source
Aux yeux des pays frontaliers
Et se flattera dans sa course
De n'avoir que toi pour alliée.

XXXVI. L'Amour en siège

Toi la mendiante, la va-nu-pieds
Au regard blessant, aux cheveux légers
Toi la lycéenne, la fraîche maturité
Au charme de la peine, aux prunelles sucrées

Toi l'étudiante, la pieuse avidité
Au visage de l'attente, aux pommettes rosées
Toi la vedette, la voix incarnée
Au sourire de la fête, au cran de beauté

Toi qui m'as pris au piège
Toi que j'ai pris pour cible
Comme l'amour un temps de siège
Tu m'es inaccessible.

XXXVII. L'Archer

Je cherche dans leur regard
Un clin d'œil sous le fard
Et dans le cœur des jeunes reines
J'épuise mes espérances vaines !

Face à leurs yeux je suis l'archer
Soldat que la peur fait trébucher
Et ma flèche se brise à leurs cils
Sa victoire ne tenait qu'à un fil !

Peu importe maintenant l'ennemi,
Sœur d'arme à l'arbalète,
Simple dame ou amie,
L'amour, l'entente ou l'oubliette !

XXXVIII. Le cœur dans la tombe

J'ai les fêtes en horreur
Tout cet amour, ce bonheur
Tous ces fastes, ces vœux sincères
Toutes ces passions m'exaspèrent

Les débordements des festivités
Ne me provoquent que l'inimitié
Tout palpite et de joie pleure
A ces fêtes qui m'écœurent.

XXXIX. La rivière

Tu étais là, douceur et patience,
J'ai vu tes fastes, ta beauté et ton bonheur,
J'ai vu ton regard s'éterniser au fil des heures,
Et je t'ai donné un nom : Espérance.

Rien ne t'arrêtera, comme le jour suit la nuit,
Comme l'arbre torturé tend vers le ciel,
Comme l'astre prend des couleurs vermeilles,
Et je chanterai comme tu espères ta vie :

La folle rivière qui dans son lit emporte,
Quand elle est au zénith,
Le fol amour en flots qui te transportent,
Quand elle passe trop vite !

Mais une pâle insomnie de brumes
A envahi au clair de lune mon fleuve tarit
Du froid sec et minéral de l'amertume
Où la clarté de ma brune décline puis s'évanouit.

Les Espérances grandissent tellement vite !
Une rose que la beauté félicite,
Si sublime dans son manteau impeccable,
Brûlait mes yeux d'un amour improbable.

XL. Hymne

Divinité ange et chasseresse,
Eparpilleuse des trêves du cœur,
Arche et louange de douceur,
Transcendante vision de tendresse,

Tu es mon cri d'allégresse,
Tu étincelles de toute ton âme,
Tu émerveilles et je me pâme,
Tu es l'amour de ma jeunesse,

Tu es partout où je ne veux pas,
Tu défies ma conscience,
Tu décimes ma confiance,
Tue, passe ma vie à trépas.

XLI. Hiver sans couleurs

Qui voudrait d'un futur bâti sur des regrets
D'un destin ruiné par les gestes qu'on n'a pas faits ?
Qui voudrait d'un cœur ravagé par les flammes
D'un sort verdi par mon âme ?

Qui voudrait d'un homme sans feu
Sans amour pour éclairer son cœur ?
Qui voudrait d'un malheureux
Hiver sans couleurs ?

Qui voudrait du rêve en noir et blanc
D'un fusain oublié et sans vie ?
Qui voudrait de l'art incandescent
De l'œuvre engendrée par mes cris ?

XLII. Qui qu'elle soit

Parfois je croise le bras d'un ange
A la peau douce, aux yeux de soie !
Mais je ne prends jamais le fer des louanges
Par amour, c'est une errance, un poids !

Quelle est cette monotonie envahissante
Qui m'entoure d'une tristesse inconsolable ?
Quelle est cette solitude insolente
Qui me plonge dans un désert de sable ?

Qui est cette inconnue charmante
Qu'elle cache à mes yeux misérables ?
Qui est cette victorieuse amante
Qu'elle fuira d'un pas coupable ?

Qu'elle chasse la peur écrasante
Qui assommait mes nuits semblables,
Qu'elle écœurerait d'une absence démente
Qui m'affolait, imperturbable !

Qu'elle tempête et se batte la vaillante
Qui me délivrera de l'enclos condamnable !
Qu'elle voit la blessure saillante
Qui étincelle de pitoyable !

Qu'il vienne le svelte archange,
Terrasser l'habitude aux abois !
Avant que la folie ne me mange,
Par amour qu'elle foudroie, qui qu'elle soit !

XLIII. Echecs

Sans but et sans vie quoi que sans soucis,
 Avancer d'un pas – le geste est las,
 L'absence pérenne – est-ce bien la peine ?

Sans savoir jouer sur l'échiquier,
 Ni jamais connaître les règles de l'être,
 Moi l'acteur sans scène fais de toi ma reine !

XLIV. Le vert paradis des amours perdus

Ingrid est tombée sous le feu de la passion
 Sur l'herbe verte du printemps
 Son corps langoureux est en perdition
 La nature caresse son dos nonchalant

Au dessus d'elle les cieux
 Contemplant les gestes d'affection
 Qui lient ces deux amoureux
 Un air de désapprobation.

XLV. Tombé pour un souvenir

Tombé d'amour pour un souvenir
 C'est par le passé que mon présent respire
 Et ses saveurs sucrées déjà fanées
 Se mêle au goût amer de mes journées.

*Circa mea pectora***XLVI. La prune de mes yeux**

Elle brille en moi comme milles aurores,
Un voile blanc aux reflets cousus d'or,
Limpide comme l'eau de roche,
Écumant les rivages proches.

Elle chante en moi comme un cri dément,
Une paix indolente au visage charmant,
Amer désert d'absence sans bruit
Des rêves rebondissant dans mon esprit.

J'ai longtemps vécu dans ces collines
Offrant ma vie en trésor
A ma perle blanche et câline
J'ai vécu et j'y vis encore.

XLVII. Requiem

L'ombre lancinante
Du papier sur le lit
Projette force violente
Pour dire que tu es partie.

Le fauteuil boiteux,
Où tu flânais quelques fois,
Se souvient des jours heureux
Du trône et son roi.

Le sot que j'étais
Pleure le spectre
De ce que j'aimais
Et ne semble plus être.

Ma voix sèche et futile
Souffre et surtout
Répand l'éloge servile
Du moindre de tes atouts.

Chacun a son essence divine
Façonnée d'une main d'artiste,
Des reflets ravis qui fascinent
Et parfois rendent triste.

Fuyant, presque en allé,
De ton absence tant étouffé,
J'ai le verbe fébrile
De cette respiration fragile.

Ta présence faisait chanter
De ma plume tes milles baisers,
Tu avais la beauté fertile
Des muses de l'art inutile.

XLVIII. L'Autel

Demain, à la très-belle
Je dédierais un autel,
Pour sa gloire et félicité
J'encenserai le monde entier !

A jamais, ma très-chère
Au rythme de mes vers,
Pour que résonne avec clarté
Le nom de ma beauté !

XLIX. Bang Bang

Elle s'est éteinte cette nuit,
L'étincelle, le soleil, la bougie,
La lumière qui éclairait mes récits,
Fauchée par le destin, elle est partie.

Sans un bruit, sans un cri,
Sans un aveu, sans le savoir,
Ô mon amour, mon désespoir,
Je t'aimais plus que ma vie !

Mais qui peut prévoir
Ce que les cieux préparent
Pour élever leurs enfants
Aux nuées du néant ?

Si j'avais su le sinistre dessein
D'un contre temps assassin
Si j'avais pu oser quand même
Je te l'aurais dit : je t'Aime !

L. La Chute

Le ciel devenait plus lourd et les plafonds plus hauts
A mesure que le jusant de mes rêves et de mes idéaux
Se retirait de la grève laissant pour seul vestige
Un haut-le-cœur blessant d'un douloureux vertige.

LI. Mon sein s'emplit

Mon sein s'emplit de milles débris, milles désirs,
De milles obstacles impossibles à franchir
Pour un cœur si tristement rêveur :
Pardonne-moi de ne pas être à ta hauteur !

J'ai l'esprit vide de pensées utiles
Et envahit par de sombres regrets,
Des fantômes de gestes insatisfaits ;
De questions à mon amour fragile :

Qui a le droit de creuser sa vie d'interrogations
Sans jamais essayer de la remplir de solutions ?

LII. L'Orbe

Une clarté Claire l'opaline
A ravit l'écho des collines
Plongé ravines dans la rêveur
Dans la béatitude mon cœur.

LIII. La Prude

A quoi joues-tu ma prude
Quand un seul de tes sourires
Ferais douter tous les empires
Vaciller des certitudes

S'égarer nos généraux
Et que tu me laisses dépérir
Car un seul de tes sourires
Est l'essence du Beau.

*Les révélations***LIV. La connaissance**

Les jambes croisées délicatement fines
Les yeux brillant à l'appel du savoir :
Tu écris assidûment ces lignes
Comme je m'abreuve de te voir

Parfois tu te penches sur le papier
Laissant tes cheveux noirs de jais
Dévoiler une nuque blanche à souhait
Où viennent se perdre mes pensées

Alors tes mains sont un bouquet de fleur
D'où jaillissent les caresses et le bonheur
Les mots de ta tendresse esseulée
Les joues de qui vient t'embrasser

Et de tes beaux yeux les longs cils
Sont les battements de ton profil
Des écueils où viennent s'échouer
Souvent par milliers mes baisers

Et ta bouche et tes lèvres
Qu'ouvre un large sourire
Que ferme un pieux soupir
Sont ma santé et ma fièvre

Dans ces instants d'absence
Où me fait rougir ton sérieux
La seule vérité à ma connaissance
C'est que de toi je suis amoureux !

LV. Le visage

Bien habile et clairvoyant
Qui trouverait ma princesse,
La raison de ma détresse
Et de mon feu incessant :

Elle est mon souffle et mes cendres
Le vent d'espoir qui porte mes ailes
Elle est ma source, elle est mes peines
Et mon cœur à ses yeux vient se pendre !

Elle a le visage de la poésie,
A la fois forte et fragile,
Indispensable et inutile,
Une pauvreté qui enrichit !

LVI. Ta Chevelure

Dans le parfum libérés par tes mains
Tes cheveux comme une pluie d'étoile
Viennent effleurer ta peau de blanc satin
Qui frémit et rit de cette douce caresse

Au-dessus de toi la lune brille aux éclats
Joue de ta chevelure comme d'un voile
Et c'est la nuit dans ton sourire de soie
Qui frémit et rit de cette douce caresse.

LVII. La Déclaration

Parce que c'est un monstre de charme
Qui a dévoré mes journées,
Sous son regard je suis sans armes :
Je peux seulement aimer. . .

Puisque c'est une pensée sans trêve
Il faut bien avouer mes rêves,
A la nymphe ce doux poème :
Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !

LVIII. Nuit Blanche

Ici la nuit ne se couchera pas de sitôt,
Elle est claire d'une lueur blafarde :
Si la clarissime brille par mégarde,
Mon cœur lui ne connaît pas de repos.

LIX. Nuit de Cristal

Déjà des ombres sylvestres
Brûlaient l'obscurité de cimes
Recouvrant de suie mon être :
Je sombrais parmi les rimes.

Dernière aire pour ma vie,
Vide, claire, pleine de lumière,
Une clairière sans soucis
Où j'ai fini mon vers !

LX. Les châtiments d'un cœur

A la recherche d'une source, auguste Claire
J'ai tenté en vain de confondre mes chimères.
Mais le rêve était plus enivrant que l'altitude
Et je devais bientôt regretter mon attitude :

La vérité m'a ouvert le corps !
Et mon cœur dans les abysses
Râle et expire des remords
Quitte et lentement glisse :

Ne pas te revoir sera pire que la mort
Et tout ce que j'ai pu éprouver.
Cela sera – hélas ! – le triste sort
Que je devrais endurer :

Sans toi et sans pleurs
Je souffrirais quand même
Les châtiments d'un cœur
Trop plein de ce qu'il aime.

LXI. Confession d'un clerc

Il y a je ne sais quoi qui fascine
Dans sa taille et ses jambes fines,
On s'initie aux mystères de sa vertu
Dans ses moindres échos charnus.

On est tout entier attaché
A ses charmes révélés,
Mais on reconnaît là en elle
Une triste religion personnelle.

LXII. La Muse

Comme un trait dans la nuit
Une étoile dans le noir infini
Un ballet céleste à son apogée
Une éclipse de journée

Tu recouvre d'émois les années
Te répand dans villes et contrées
Disperse ta beauté dans mes vies
Fait chanter les lys.

LXIII. Le Jour

Le vent soufflera doucement dans l'allée
Des feuilles pareilles à mon âme desséchée
Tomberont ci et là sur le sol oublié du soleil
Je me recouvrirai – pourtant sans sommeil

De neige et d'agonie
Je serais gisant et sans vie
Sans inspiration, sans air parfumé
Le jour où j'ai cessé d'aimer.

LXIV. Une inconnue

Il descend doucement la rue,
Fier, insoumis parmi les cœurs conquis,
Quand son regard croise une inconnue
Il tombe à la renverse et pâlit.

Dans une gerbe de folie et de sentiments,
Battu par l'appel des yeux,
Il courbe l'échine si rapidement
Le cœur qui est amoureux !

LXV. Le Profane

A tant de beautés qu'en ce monde on peut trouver
Je comprends très bien qu'on ne puisse plaire
Mais fasse le ciel fassent les enfers
Qu'une au moins puisse m'aimer !

Vie et mort pourraient se fondre et le temps s'arrêter
Nos deux âmes partiraient se confondre dans l'éternité
Où sont nulle aube nul soleil sur nos corps élevés
Nulles choses pareilles pour nous faire cesser d'aimer !

LXVI. Toi qui ris

Toi qui délies tes cheveux
Noie tous nos repères
Dans la galaxie de tes yeux
Où milles étoiles se perdent

Toi qui a allumé les feux
Qui de loin nous appellent,
Nous consomment, nous rendent preux,
Nous occultent le soleil

Toi qui a semé l'ivresse
Dans nos cœurs concentrés
Souffle un vent de détresse
Dans nos corps tourmentés

Toi qui ris, aies pitié de nous,
J'ai le cœur ivre qui s'étirole
Et mon corps vibre, tu le rends fou,
Mon amour meurt et s'envole...

LXVII. A travers

A travers l'au-delà
Le revers du papier
Imprimera ma foi
Pour l'éternité :

A travers les vagues de l'océan
Où tu me donneras la vie
Dans tes yeux flamboyants
Je découvrirai ma patrie.

A travers les vallées et les plaines,
Dans des masses de terreur,
Où mon cœur sera en peine,
Je déposerai le sang et les pleurs.

A travers les nuées d'étoiles
A travers les chansons
Les deuils et les voiles
Je crierai ton nom !

LXVIII. Élégie

*Suffira de verser quelques pleurs
Pour arroser vos propres fleurs
De méninges*

G. Moustaki

A l'éveil du recueil, une étincelle,
Un fusain sur une page vierge,
Une brindille qui tourne et chancelle
Je la chérie, je la submerge,

Je chavire à l'émoi !
Tremblante comme une feuille,
Elle est posée sous mes doigts,
Pâle comme un linceul.

LXIX. La Pastorale

Dans ce champ entre deux collines
Où l'on aime à s'allonger
Parmi les ombres qui s'inclinent
Des bottes de pailles ficelées

Le vent du ciel dans tes cheveux
Couche les herbes avec douceur
Et les étoiles dans tes yeux
Bercent mes bras avec ferveur

Dans une mouvance enchevêtrée
Deux érudits les langues déliées
Expriment avec calme et volupté
Le langage de l'Humanité.

LXX. Au gré du vent

Tes os ne sont pas de cristal,
Il te faut lâcher prise !
Ton cœur – farouche animal
Pareil à la brise

Souffle sur les joues par ses pensers,
Ses proses, ses poèmes,
Sans jamais pourvoir les toucher,
Sans pouvoir dire je t'aime.

Table des matières

<i>Ruines d'un printemps nommé amour</i>	6
I. L'amour de nos jours	6
II. Ruines d'un printemps	7
III. Et pourtant	7
IV. Aube ruisselante	8
V. Lucide	8
<i>Amor volat undique</i>	9
VI. Aléas d'amour	9
VII. L'amour vole partout	11
VIII. Jours du néant	12
IX. Le repos du cœur	13
X. La raison suffisante	13
XI. Vivre les vers	14
XII. L'entrave maléfique	15
XIII. Étoiles bombe et sang	15
XIV. Les mais	16
<i>Les contemplations</i>	17
XV. L'Heureux perdant	17
XVI. L'Avorté	17
XVII. Le Réfugié	18
XVIII. La Descente	19
XIX. La Raison perdue	20
XX. Le Regard	21
XXI. La vie minérale	22

XXII. A celle qui est trop prête	22
XXIII. L'Envahisseur	23
XXIV. Je ne vis que pour son regard	23
XXV. J'aurais voulu	24
XXVI. L'apparition	25
XXVII. J'aimerais	25
XXVIII. Lame de fond	26
XXIX. Soir d'encre	26
XXX. Le Bouquet de la princesse	27
<i>L'amour un temps de siège</i>	28
XXXI. Ce cœur qui aimait	28
XXXII. Oubli et vie	29
XXXIII. J'ai besoin d'elle	30
XXXIV. Nuit	31
XXXV. La Boite	31
XXXVI. L'Amour en siège	32
XXXVII. L'Archer	33
XXXVIII. Le cœur dans la tombe	33
XXXIX. La rivière	34
XL. Hymne	35
XLI. Hiver sans couleurs	36
XLII. Qui qu'elle soit	37
XLIII. Echecs	38
XLIV. Le vert paradis des amours perdus	38
XLV. Tombé pour un souvenir	38
<i>Circa mea pectora</i>	39
XLVI. La prunelle de mes cieux	39
XLVII. Requiem	40
XLVIII. L'Autel	41
XLIX. Bang Bang	42
L. La Chute	42

LI. Mon sein s'emplit	43
LII. L'Orbe	43
LIII. La Prude	44
<i>Les révélations</i>	45
LIV. La connaissance	45
LV. Le visage	46
LVI. Ta Chevelure	47
LVII. La Déclaration	47
LVIII. Nuit Blanche	48
LIX. Nuit de Cristal	48
LX. Les châtiments d'un cœur	49
LXI. Confession d'un clerc	50
LXII. La Muse	50
LXIII. Le Jour	51
LXIV. Une inconnue	51
LXV. Le Profane	52
LXVI. Toi qui ris	53
LXVII. A travers	54
LXVIII. Élégie	55
LXIX. La Pastorale	56
LXX. Au gré du vent	56